

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 33.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 AOUT 1877

Décisions judiciaires concernant les journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

SOMMAIRE

L'Empire et la monarchie. — La paix. — Gambetta complice des communalis. — Les grèves aux Etats-Unis. — La mouche à patates. — Nos gravures: Passage du Danube à Simniza. — L'empereur Guillaume à Ems. — Les monstres du vieux Russe. — Bibliographie: *Un fruit sec*, par Ténéide Fleuriet; *Un cœur qui souffre*, par Mgr. de Ségur. — Choses et autres. — Faits divers. — Les pages de Louis XVI, par A. Genevay (*suite et fin*). — Un épisode de la vie du Czar Nicolas. — L'habit noir. — Revue de la semaine. — Variétés. — Les échecs. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES: La grève des employés de chemins de fer américains; Blocus de locomotives à Martinsburg; Destruction du pont du chemin de fer de Plymouth Valley; Le passage du Danube à Sisto; Invasion de la Turquie par les Russes; Des plongeurs tirés détreuillant les torpilles des Russes dans le port de Pott; sur la mer Noire; La goélette *New Bedford*, qui a récemment traversé l'Atlantique, montée seulement par le capitaine et sa femme; La guerre d'Orient; Départ de la flotte turque de Constantinople, sous le commandement d'Hobart Pacha, pour la mer Noire.

L'EMPIRE ET LA MONARCHIE

Malgré la coalition faite le 16 mai, les bonapartistes et les monarchistes, en France, sont loin d'être en harmonie parfaite. Les aigreurs et les provocations sont à l'ordre du jour entre les deux fractions du parti conservateur. Ces divisions sont bien propres à inspirer des craintes sur le sort des élections prochaines.

L'Empire n'a pas d'attaches solides en France. Il est né de la Révolution, il est usurpateur. Il a pour base la démocratie, tandis que la monarchie légitime a pour base le droit, les siècles, la légalité.

A propos de ces chicanes intempestives entre royalistes et impérialistes, l'*Union*, journal ultra-légitimiste, a publié, récemment, un bien curieux document, qui pourrait s'intituler: *La restauration pré-dite par Napoléon Ier*.

C'était en 1801. Bonaparte n'était encore que premier consul. Ses amis le pressaient déjà d'assumer le titre d'empereur, qu'il ne devait prendre qu'en 1804. Il hésitait. Cet esprit profond mesurait entièrement toute la portée de l'acte qu'on lui proposait et qu'il ambitionnait. Il prévoyait que son *Empire*, fondé sur la Révolution, ne durerait pas. Il reconnaissait que cette institution nouvelle ne pourrait rien contre la puissante institution monarchique, vieille de huit siècles. "Monsieur (Louis XVIII) qui n'a rien fait, qui s'est donné seulement la peine de naître, disait-il à ses courtisans, Monsieur a infiniment plus de prestige que moi, qui ai tant d'actes et tant de succès à mon crédit. Il est par un principe, je ne suis que par un fait. Le principe est immuable, le fait est passager. Monsieur restera, je passerai."

Quelques années après, cependant, Napoléon montait sur le trône. Dix ans plus tard, la Restauration avait lieu, prédite presque par l'empereur lui-même.

Voici le document auquel nous avons fait allusion et qui offre un intérêt considérable dans les circonstances présentes. Bonaparte, premier consul, répondait à un ancien noble, M. de Sémonville, devenu son courtisan, qui lui conseillait de rétablir le trône à son profit. Chacune de ces paroles, rapportées par M. de Sémonville lui-même, est à peser. Elles sont d'un poids énorme, dans le procès qui se fait entre les héritiers de Napoléon et ceux de Monsieur, entre les héritiers de l'empire et ceux de la monarchie:

Vous êtes plus âgé que moi de dix ans, disait Bonaparte en s'adressant à M. de Sémonville; vous me survivrez peut-être vingt; sans mettre en compte les maladies du pouvoir suprême, je mourrai après cinquante ans de celle de mon père. Le temps me manque. Mes dispositions auront le sort de celles de Louis XVI; et cependant que de puissance sur l'opinion! Du fond de son tombeau, il défend encore le secret du Masque de fer; pas un de ses confidentes ne le trahit. Suis-je en mesure, moi vivant, d'exercer une telle autorité durant un mois?

Au lieu de ces rois perpendiculaires de qui il la tenait, j'en crérai d'horizontaux dans ma famille.

On me croit tout puissant. A peine cent personnes dans Paris savent le nom de la résidence de Monsieur. Vous-même ignorez peut-être que Madame est enterrée à Westminster? Eh bien, s'il est possible de faire ce soir un scrutin secret entre Monsieur et moi pour le don de la couronne, à peine serais-je sûr des voix de mon armée.

Descendez dans votre âme: je descends bien dans la mienne. Monsieur a-t-il cessé pour vous d'être héritier du trône, si on le relève? — Qu'a-t-il fait? Rien! Il est. — Moi, je ne suis que par des succès. J'entends tous les jours à mes oreilles les noms d'Alexandre et de César. On n'ose me présumer celui de Cromwell. Eh bien, dans cette France dynastique, j'aurai après moi du Cromwell, et beaucoup, quoique assurément je sois un autre homme. Oui — vous dis-je — j'en aurai le sort après ma mort, moins son crime, plus des victoires. Vous ne me répondez point? Votre sagacité vous le défend. Joseph! Lucien! Que voulez-vous dire? Je ne les ai point mis si bas.

Octave a succédé: ah! je vous y prends! Vous voilà avec les philosophes qui ont inventé Octave comme les sans-culottes Capet. Malgré les sans-culottes, Capet est le chef de la première dynastie du monde. Les philosophes n'ont point détrôné Auguste-le-Grand, qui a trompé la prudence de Cicéron, vaincu Antoine, soumis les Romains, pacifié l'univers et fait dix ans la guerre civile. Demandez à mes frères s'ils ont dix ans de guerre civile dans le ventre après moi.

LA PAIX

Le télégraphe nous a transmis, il y a quelques jours, des rumeurs de paix prochaine entre la Russie et la Turquie. C'est le Czar qui voulait la paix. Nous trouvons dans un journal parisien du 21 juillet la dépêche suivante envoyée de Belgrade par un correspondant spécial:

Belgrade (frontière autrichienne), 20 juillet.

Je vous ai envoyé, hier, par deux exprès, pour qu'elle vous parvienne plus sûrement, la dépêche suivante:

"Avant-hier, le Czar a manifesté brusquement aux personnages de son intimité, son intention d'arrêter la guerre et d'en appeler à l'Europe pour fixer les conditions de la paix. "Le prince Gortschakoff a été aussitôt averti."

J'ajoute à cette nouvelle, les renseignements personnels suivants:

On dit qu'en apprenant la décision de l'empereur, le grand-duc Nicolas se serait oublié jusqu'à dire:

"Eh bien, nous irons à Constantinople sans lui."

Du reste, depuis quelques jours, le courant pacifique et le courant belliqueux devenaient de jour en jour plus tranchés au quartier-général. Ils ont commencé à se manifester lors des premiers échecs de l'armée d'Asie.

Alors déjà, l'empereur parla de paix, et M. Ketrowo, ancien consul-général de Russie à Constantinople, qui suit le quartier-général, paria une forte somme que, avant le 1er octobre, il aurait repris ses fonctions sur les rives du Bosphore.

D'un autre côté, le 4e corps, récemment arrivé à Bucharest, ne passera pas le Danube et se dirigera sur Giurgevo, d'où il assistera, de l'autre côté du fleuve, à la prise de Routschouk, dont la chute prochaine marquerait la fin de la guerre. Ce serait la dernière concession que ferait le Czar à ses troupes.

Le 4e corps retournerait ensuite en Russie. D'autres corps aussi ont déjà été informés de leur retour dans la mère-patrie. C'est là probablement une première satisfaction donnée aux nécessités du moment transmises à l'empereur par les dernières lettres du prince Gortschakoff.

M. Cogalniceano, ministre des affaires étrangères de Roumanie, part dans trois jours pour Vienne chargé d'une mission spéciale. Il sera accompagné du sénateur Stephan Bellis.

On remarque beaucoup à Bucharest que les agents de l'Allemagne et de l'Autriche, qui depuis quelque temps ne se voyaient presque plus, ont de fréquentes entrevues.

GAMBETTA COMPLICE DES COMMUNARDS

On lit dans le *Figaro*:

"La République Française possède certainement dans sa bibliothèque une collection des publications parlementaires depuis 1871; elle pourra donc vérifier l'exactitude de ce que nous allons raconter.

"Le 25 mars 1871, M. de l'Espée, préfet de la Loire, fut arrêté, maltraité, par des hommes faisant partie de la garde nationale de Saint-Etienne, puis assassiné par le factionnaire chargé de le garder.

"Or, savez-vous depuis quand cette garde nationale insurgée était armée?"

"Savez-vous par qui elle avait été armée?"

"Lisez la dépêche télégraphique suivante, et vous serez édifiés:

"BORDEAUX, 2 février 1871, 6 h. 50 du soir.

—No. 7,643. *Intérieur et Guerre à Directeur des manufactures d'armes, Saint-Etienne.* — Si vous avez deux ou trois mille fusils transformés disponibles, ne résistez pas trop aux vœux de la population de Saint-Etienne qui vous les demandera pour s'exercer au tir à la cible, si je suis bien informé. C'est une demande qui m'a été souvent faite sans que j'y aie jamais accédé, mais il peut se présenter telles circonstances où cette concession soit utile.

"Voyez le maire et le préfet de Saint-Etienne.

"L. GAMBETTA."

"Ainsi, quelques jours après la signature de l'armistice, M. Gambetta, qui n'avait jamais pendant la guerre, accédé au vœu de la population de Saint-Etienne de s'exercer au tir à la cible, ordonnait qu'on lui délivrât des fusils en vue de circonstances où cette concession pourrait être utile. Cinquante jours après, cette population armée proclamait la Commune et assassinait son préfet."

LES GRÈVES AUX ETATS-UNIS

Les grèves sont terminées dans plusieurs Etats, mais la situation reste excessivement grave dans la région minière de la Pensylvanie. La grève n'est plus confinée au comté de Luzerne; elle s'est étendue aux districts de Wyoming, Schuylkill, Shamokin, Lehigh et Shenandoah. Le nombre des mineurs en grève dépasse 40,000, et dans les quelques bouilloires où le travail n'est pas encore suspendu, les ouvriers sont décidés à se joindre au mouvement si on ne rétablit pas les salaires sur le même pied qu'en avril dernier. Les "blacklegs," c'est-à-dire les mineurs n'appartenant pas à l'Union, reçoivent journellement des avis de Molly Maguires, avec cerceaux pour en-tête, les prévenant qu'ils seront mis à mort et leurs maisons incendiées, s'ils se rendent aux mines avant que les grévistes aient obtenu ce qu'ils demandent.

Les compagnies sont résolues, non-seulement à ne pas céder, mais à renvoyer définitivement de leur service tous ceux qui ont participé à la grève.

On lit dans un journal américain, à propos de la grave question que soulève ces grèves formidables:

On rapporte que la question des rapports entre le travail et le capital a, depuis quelque temps, été fréquemment discutée en conseil de cabinet à Washington, et l'on assure qu'une portion considérable du prochain message présidentiel au Congrès sera consacrée à cette question. M. Hayes recommanderait le passage d'une loi créant une sorte de commission arbitrale permanente qui aurait pour mission d'examiner et de régler par voie de compromis toutes contestations s'élevant entre patrons et ouvriers.

LA MOUCHE A PATATES

L'*Illustrated London News* contient un paragraphe au sujet d'un insecte ennemi de la punaise à patates. Voici ce que nous extrayons de l'article:

La punaise à patates du Colorado, si tristement célèbre et maintenant bien connue des agriculteurs d'Europe et d'Amérique, où elle exerce des ravages depuis plusieurs années, rencontre dans un petit insecte d'un volume presque microscopique, un ennemi acharné qui fait son unique occupation de lui faire une guerre à mort, et c'est justice de reconnaître pour allié à nos intérêts, l'insecte Uropoda américaine, dans la destruction de la trop noyote punaise à patates. Cet insecte fut premièrement découvert par le professeur Riley, naturaliste américain, d'après des échantillons trouvés en Ohio d'abord, puis dans l'Etat de New-York. C'est un parasite qui se fixe de lui-même sur la punaise et perce sa dure enveloppe.

L'Uropoda appartient à la famille des *mites* ou *charançons*, est de la grosseur d'une petite tête d'épingle, de forme ovale et de couleur jaune brun. Elle a la faculté de s'attacher à sa victime au moyen de filaments qui sortent de la partie postérieure de son corps. Elle est armée d'une paire d'instruments qui percent la rude écorce de son ennemie la punaise, et ces instruments, ayant la forme de pattes d'écrevisses, se retirent sous l'épiderme.

Nous espérons que les amateurs d'histoire naturelle nous donneront de nouveaux détails sur cet insecte ami de l'homme dans la destruction qu'il fait de la punaise à patates.

Quelques lignes de biographie sur Méhémet-Ali, le nouveau-généralissime qui remplace à Choumla le Trochu turc, Abdul-Kérim:

Il est fils d'un musicien français émigré en Allemagne, où il devint maître de chapelle. Il fut naturalisé Allemand par son père qui, ne pouvant venir à bout de l'exécrable caractère de son rejeton, le fit engager comme mousse. Le bateau faisant escale à Constantinople, le petit mousse en profita pour déserteur: il avait alors un peu plus de douze ans.

Comment il vécut, comment il mangea pendant quelques jours, nul ne le sait; mais un beau matin, Ali-Pacha (le vieil Ali) l'aperçut devant la porte de son conak à Stamboul, jetant sur les cuisines vizirielles un regard d'envie. Le vizir eut pitié de ce petit garçon à l'air vif et intelligent, et lui fit donner quelques écuilles de pilaf. L'enfant revint, petit à petit il entra dans la maison — par la cuisine. Bientôt, il chercha à se rendre utile et finit par attirer l'attention du maître.

Enfin, Ali-Pacha, de plus en plus séduit par la gentillesse et l'activité de son protégé, l'arracha à cette domesticité involontaire, lui fit donner de l'éducation, l'envoya à l'école militaire et se chargea de son avenir. Il s'en chargea si bien que le petit déserteur est devenu pacha et général-en-chef.

On se rappelle peut-être que son père, devenu vieux, infirme et très-malheureux, parvint à retrouver, il y a quelques années, la trace du gamin, sous le nom de Mehemet-Ali, et qu'il lui demanda une pension. La vérité nous oblige à reconnaître que Mehemet le sert bien mince, mais enfin, il ne s'est pas fait tirer l'oreille pour s'exécuter.